

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Me, myself and I

Louise Dupré

Numéro 318, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87561ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (2017). Me, myself and I. *Liberté*, (318), 67–67.

Tous droits réservés © Louise Dupré, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Me, myself and I

LOUISE DUPRÉ

Les faits divers, c'est connu, sont une mine d'or pour les écrivains. L'histoire de Delphine Delamare a, semble-t-il, inspiré *Madame Bovary*; Jean Genet s'est basé sur le crime des sœurs Papin pour écrire *Les bonnes* et François Mauriac, sur un célèbre procès pour *Thérèse Desqueyroux*. Plus près de nous, le meurtre du Docteur Holmes a servi de base à Anne Hébert dans *Kamouraska* et, tout récemment, Hugues Corriveau a repris, dans *Les enfants de Liverpool*, le meurtre horrible du petit James Bulger, deux ans et demi, par deux enfants de 10 ans. Oui, les faits divers dépassent souvent – et de beaucoup – ce que pourrait imaginer un auteur.

Je l'avoue, les faits divers me passionnent. Curiosité, voyeurisme, désir d'y dénicher une idée de nouvelle ou de roman, je les traque comme certains auteurs collectionnent les citations. Par exemple, cet article paru dans *Le Devoir* du 12 juillet dernier sur une femme de 65 ans, découverte dans son appartement, à Trois-Rivières, plus d'un mois après son décès. Francine Pratte – c'est son nom – est morte à la suite d'une insuffisance coronarienne aiguë. C'est l'odeur fétide qui se dégageait du logement qui a alerté l'entourage. Elle vivait dans un état de grand isolement, n'avait pas de visite de sa famille, d'après ce qu'on peut lire, et ne recevait qu'une fois par mois un téléphone d'un de ses fils. Le concierge, qui occupait son poste dans l'immeuble depuis cinq ans, ne la connaissait pas.

Qui était la victime? Comment a-t-elle pu échapper à l'attention du concierge pendant autant d'années? Était-elle dépressive, souffrait-elle de problèmes mentaux? Et pourquoi ses enfants ne la voyaient-ils pas? Est-ce à cause de leur éloignement, par manque de temps, ingratitude ou parce qu'elle avait un tempérament impossible? L'article ne le mentionne pas, nous resterons avec nos questions. Si on demandait à des écrivains d'inventer

une vie à cette femme, on se retrouverait assurément devant des textes fort différents les uns des autres.

Mais Francine Pratte n'est pas la seule à être décédée dans l'isolement. À Paris, en 2013, on a trouvé, boulevard Sébastopol, le corps d'un homme après plus d'un an. On rapporte aussi le cas de Geneva Chambers, une femme âgée, reconnue pour sa misanthropie, qui a été découverte dans sa maison plus de trois ans après son décès. Et en Seine-et-Marne, un homme qui s'était pendu a été retrouvé huit ans plus tard, alors que son appartement, à la suite d'une mise aux enchères, avait été vendu. C'est le nouveau propriétaire qui a fait la macabre découverte, précise le *Figaro*, personne ne s'étant inquiété des factures impayées. L'homme n'avait ni compagne ni enfants, et il avait depuis longtemps coupé les ponts avec ses frères et sœurs. Solitude totale, encore une fois...

Un autre homme, de Lille, a été découvert une quinzaine d'années après son décès et, en Croatie, une femme a été retrouvée assise devant son téléviseur 42 ans après sa mort, les voisins croyant qu'elle avait déménagé. La boîte postale débordait de dépliant, mais personne ne s'en était soucié. En regard de ces faits qu'on a du mal à croire, le cas de Francine Pratte nous paraît presque banal. Mais le coroner Raynald Gauthier, responsable du dossier, s'est inquiété de l'isolement que connaissent de plus en plus de personnes dans notre société et il a fait certaines recommandations pour éviter qu'un fait comme celui-là ne se reproduise.

Ces recommandations nous rappellent qu'un fait divers, quand il se répète, est plus qu'une curiosité. Soulignons que la violence conjugale, jusqu'à tout récemment, appartenait au domaine du privé. Elle est maintenant reconnue comme un fait d'ordre social. On se souviendra du précepte féministe des années 1970, «Le privé est politique». Aujourd'hui, le meurtre d'une

femme par son conjoint n'est plus considéré comme un fait particulier, pas plus que le harcèlement sexuel, le viol ou la disparition d'une Autochtone.

Le décès de Francine Pratte, comme ceux des autres personnes précédemment citées, en dit long sur les rapports humains dans la société contemporaine. Si quelqu'un peut manquer à l'appel durant des mois, voire des années ou des décennies, sans que personne ne s'en inquiète, n'y a-t-il pas lieu de se poser des questions? Dans son essai *Une politique de la douleur*, Paul Chamberland aborde *l'autisme social* qu'on rencontre aujourd'hui, phénomène qui n'a rien à voir, précise-t-il, avec la pathologie psychique, mais bien avec la morale. Selon lui, ce type d'autiste est un individualiste décomplexé, qui pratique une philosophie du «*me, myself and I*». Et Chamberland de continuer: «L'affaiblissement du lien intersubjectif devient une condition majeure, voire décisive, de la régression politique qui affecte nos sociétés: il reproduit et aggrave l'opaque complicité entre esclaves et tyrans.» Un simple survol du monde actuel en témoigne. Dans une civilisation du *selfie* où l'autre ne préoccupe plus, voire n'intéresse plus l'individu moyen, comment s'en étonner?

Loin d'être superficiels ou inutiles, les faits divers nous donnent de la matière pour penser notre époque. Précieux pour les sciences humaines, ils ne le sont pas moins pour la littérature, qui cherche à comprendre – et à faire comprendre – l'âme, ses méandres et ses tourments. Car la littérature sait que, malgré sa singularité, toute existence porte en elle un universel. Voilà en quoi elle nous éclaire, nous touche et, finalement, nous apprend à connaître cet étranger que l'on rencontre dans le journal, étranger qui sommeille aussi en nous. (L)

♦ Louise Dupré est poète, romancière et essayiste.